

Trêve

Magalie Bouthillier

Number 81, Spring 1999

Passages

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13571ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouthillier, M. (1999). Trêve. *Moebius*, (81), 27–30.

MAGALIE BOUTHILLIER

Trêve

Ça commence lentement...

Un chatouillement léger, furtif. L'esprit qui tente de ne pas se laisser distraire. Tout en concentrant mon attention sur ce que je suis en train de faire – lire, écrire, manger, peu importe –, j'effleure machinalement ma peau du bout des ongles, aux endroits où la sensation importune se fixe momentanément. D'un mouvement semblable à une caresse, ma main poursuit à l'aveuglette le chatouillement qui sans cesse se dérobe, dans l'espoir que ce dernier disparaisse comme par magie sous une simple pression des doigts. Tout à coup – aïe! – un ongle arrache la croûte d'une égratignure récente. Je tamponne le sang qui affleure, puis essaie de me replonger dans l'activité qui m'absorbait encore quelques minutes auparavant. Peine perdue. Ma vigilance ne s'est pas aussitôt relâchée que je rouvre une plaie.

Ça recommence...

Cette fois-ci, je dois me maîtriser. Au prix d'un effort surhumain, j'immobilise mes mains sur mes cuisses. Mais, de simple chatouillement qu'elle était au départ, la sensation s'est transformée en une chose monstrueuse à laquelle il sera bientôt impossible de résister. Tapie dans l'ombre, elle me guette; les muscles tendus, je l'attends. Des ennemies jurées, elle et moi.

Plus sournoise que mille démons, elle réapparaît enfin sur ma cuisse gauche, oui, là! sous mes doigts qui frétilent de l'envie de gratter. J'exerce une petite pression, mais le picotement se déplace vers le haut de la

cuisse, il se fait plus intense, on dirait une longue aiguille qui pénètre au plus profond de ma chair, jusqu'à l'os, une longue aiguille qui se dédouble, se multiplie presque à l'infini. Elles sont maintenant plusieurs à me transpercer, ici et là, partout. Mes mains s'animent malgré moi, se métamorphosent tour à tour en pinces, en grappins, en râpeaux. Je ne peux plus les arrêter. Je cède.

Je commence à déboutonner ma chemise d'une main, tandis que l'autre, profitant de cet accès direct à ma peau, se faufile sous l'étoffe par l'ouverture du vêtement. Je suis surprise par la sensation du tissu contre mes doigts, par la soudaine douceur de ce vêtement qui m'égratigne pourtant le torse comme un manteau de papier de verre. Mes terminaisons nerveuses se contredisent entre elles. Mon corps entier me ment, mais l'illusion est si parfaite que je m'y laisse prendre.

Ça me donne envie de crier. «Salope! Putain! Tu es passée du côté de l'ennemie, traîtresse! Mais de quel droit? Je te hais. Tu me tues!» Mes invectives restent sans effet. Je continue de me dévêtir d'une seule main, faisant tomber un à un les ridicules obstacles qui s'interposent encore entre mes griffes et la démangeaison. Celle-ci, profitant de ma vulnérabilité accrue, redouble d'intensité. Bientôt mes ongles ne suffisent plus. Un peigne sur la table, tout près de moi...

Tentation...

Je finis par tendre la main vers cette promesse de soulagement. De longues stries blanches, rigoureusement parallèles, marquent le passage des petites dents de plastique sur mon épiderme rougi, tandis que de minuscules flocons de peau morte s'élèvent dans l'air pour retomber autour de moi comme une neige fine. Je suis un paysage de champs labourés, un jour de première neige. C'est presque beau. J'aimerais m'arrêter là, laisser mon ouvrage dans cet état de perfection inachevée, mais la décision ne m'appartient pas. Je dois encore réunir les sillons tracés par le peigne, les faire se croiser et s'entrecroiser, tisser un réseau de lignes blanches de

plus en plus serré, passer et repasser jusqu'à ce que le blanc vire au rouge, que la démangeaison se transforme en brûlure, que de minces filets de sang humectent ma peau sèche comme du papier. Gratter. Érafler. Écorcher. Ne m'arrêter que lorsque le cessez-le-feu aura été décrété.

Bientôt, je ne tiens plus debout. Je vais m'effondrer sur mon lit. Cependant, je ne me fais aucune illusion quant à ma capacité de trouver le sommeil. Je me gratte toujours frénétiquement. Depuis combien de temps déjà? Je ne sais pas. Des heures, c'est certain. Ma soirée est tombée à l'eau, je n'ai rien pu faire. Comme hier, avant-hier, et les jours précédents... C'est une torture insupportable que de se trouver assujettie aux caprices de son corps alors que l'esprit rêve de s'envoler, alors que les mains ne demandent qu'à s'émanciper; un supplice intolérable que ce mal qui efface peu à peu le passé, qui troque graduellement la diversité des souvenirs contre l'horrible monotonie d'un jour douloureux qui se répète *ad infinitum*.

Entre deux sanglots, je me dis que ma vie est un enfer. Quel cliché! Et pourtant, à quoi d'autre comparer mes affreuses journées? Pour rendre plus concrète l'idée qu'ils se faisaient du châtiment divin, les Grecs ont inventé Tantale et Sisyphe; les chrétiens, les flammes éternelles. Moi, j'ai mes démangeaisons. Je dois être damnée, mes chairs crient ma culpabilité. Pourtant j'ignore quel crime j'ai commis. Qu'ai-je fait qui ne saurait être réparé?

La lumière du jour naissant filtre à travers mes cils trempés. La démangeaison commence enfin à s'estomper, lentement, pour faire place à la douleur. Je m'enroule dans les draps pour étouffer la sensation de brûlure, pour anesthésier mes nerfs dérangés. Le contact du tissu, au contraire, attise de plus belle le feu qui me ronge de l'intérieur. La pensée de la mort traverse mon esprit comme un éclair. Idée réconfortante. Combien de temps encore avant que j'en arrive là? Combien de temps avant que je prenne un rasoir et me dépouille joyeusement, lambeau après lambeau, de cet inconfor-

table maillot de chair qui me colle aux os? Une heure, un jour, une semaine, un mois?

Chaque minute qui s'écoule emporte avec elle un peu de la douleur qui s'agrippe. Bientôt je ne sentirai plus rien. Je me risque à me toucher pour constater l'ampleur des dégâts. Comme si, une fois l'affrontement terminé, je n'en connaissais pas déjà l'issue. L'espoir... Un espoir insensé qui appelle une nouvelle déception. Ma main se pose sur mon bras. Elle palpe une surface craquelée comme un vieux cuir, elle glisse sur un épiderme tendu comme une peau de tambour par l'enflure. Horreur! Je maudis mes doigts et leur implacable franchise, tout comme je maudis mes nerfs et leur mensonge quotidien.

Je m'immobilise, les yeux fermés, pour mieux attendre le sommeil. Je suis sur le point de m'endormir, complètement anesthésiée, vidée de toute substance, de toute sensation, de toute pensée. Vidée?... Non, pas tout à fait. Une petite phrase reste accrochée à mes lèvres à demi paralysées, une petite phrase qui résonne comme la réponse à une prière oubliée. *Ça s'est enfin arrêté.*

Jusqu'à ce que ça recommence, lentement...